la vie LES ESSENTIELS

FABRICE MIDAL
L'inconsolable

13 septembre 2012 N° 3498 **Le cahier spirituel à détacher**

AVEC LES ENFANTS QU'EST-CE QUE LE MESSIE ?

TRANSMISSION

Fabrice Midal

RIEN DE CE QUE CE PHILOSOPHE A PENSÉ, ÉCRIT, VÉCU NE PEUT S'EXPLIQUER SANS L'INSENSÉ DE LA SHOAH. CETTE CATASTROPHE RÉVÈLE L'ABÎME DANS LEQUEL EST PLONGÉ CE MONDE, QUI A ÉVACUÉ LA DIMENSION SPIRITUELLE DE L'HUMAIN.

Longtemps, j'ai fait ce rêve dans lequel je pressentais que les nazis allaient venir m'arrêter. Il fallait me préparer à leur venue. Je commençais à ranger des affaires. Mais l'imminence de leur arrivée était si angoissante que je me réveillais, dans un état de terreur. Ce rêve, je le sais, ne venait pas de moi ; il était lié à la mémoire de tous les miens assassinés – et j'en étais littéralement hanté.

Je suis un enfant de la troisième génération de ces juifs d'Europe centrale qu'on nomme ashkénazes, venus en France dans les années 1930 pour fuir les persécutions dans leur pays et qui ont survécu par miracle, mais non sans en être brisés, à la décision des nazis d'exterminer tous les juifs de la surface de la terre. Cette histoire n'en finit pas de me déterminer avec une vigueur bien plus considérable que ce que j'ai longtemps pensé.

À 4 ans, alors même que nous vivions sans manquer de rien, j'avais le sentiment de manquer de tout. Je cachais de la nourriture dans les tiroirs de ma chambre. Longtemps, je ne me suis senti en sécurité que lorsque les placards étaient pleins de vivres. Enfant, dès qu'il y avait une émission sur les camps de concentration, il me fallait la regarder. Mes parents trouvaient cela morbide. Pour moi, c'était une épreuve. Et, souvent, je me réveillais effrayé en pleine nuit. Mais faire comme si de rien n'était me semblait pire encore.

Dans ma famille, la Shoah était taboue. La règle était de ne rien dire, de se mettre à l'écart de toute parole. Il est vrai que mes grands-parents ne pouvaient faire autrement : que dire quand on a évité la déportation ? Se plaindre alors qu'on est vivant eût été inconvenant. Mieux valait se taire. Et il y avait aussi cette idée que ne rien dire efface la réalité : si je ne le dis pas, cela n'existe pas vraiment. Effacer la réalité de la Shoah, donc, comme mon père a effacé son nom, en remplaçant Migdalewicz par Midal. Dans la culture juive, le nom est capital : il nous rattache à une lignée. La Torah ne donne-t-elle pas à lire des suites de généalogies, marquant ainsi l'importance de se relier aux ancêtres dont nous sommes issus ? En « déjudéisant » son nom, mon père a rendu toute transmission impossible. Comment, dès lors, renouer ce qui est séparé, recevoir ce qui n'a pu être transmis ? Mon histoire familiale m'a interdit toute désinvolture, toute rêverie. J'étais un adolescent d'une grande intensité, hanté par cette question : comment vivre quand il est impossible de vivre ? Le discours religieux, reçu au Talmud Torah puis dans un lycée catholique comme le discours philosophique professé à l'université me semblaient nier l'abîme dont je faisais l'épreuve. Ils cherchaient à me consoler alors que je voulais rester inconsolable, à m'apporter des réponses toutes faites alors que je souhaitais habiter les questions.

Les étapes de sa vie

1967 Naissance à Paris.
1999 Doctorat de philosophie sur le sens du sacré dans l'art moderne.
2006 Fonde l'École occidentale de méditation.
2008 Conférence de carême à la cathédrale Notre-Dame de Paris.
2012 Publie *Auschwitz. L'impossible regard*. Participera au débat « *Faut-il avoir honte de notre histoire ?* » aux EGC organisés par *La Vie* à Strasbourg du 12 au 14 octobre.

Les États généraux du christianisme — la vie

« Je voudrais que l'ouverture de mon cœur soit plus ample, comme la souffrance du monde »

Tout ce qui objective l'être humain m'est insoutenable. Du fait de mon histoire, cocher les cases d'un questionnaire, être un numéro dans une administration, entendre un discours général, universel, me remplit d'angoisse. J'ai mis du temps à trouver une parole qui s'adresse à mon être profond, une parole unique capable de m'ouvrir un chemin. La découverte de la poésie de Paul Celan fut déterminante. Dans la voix du poète, j'ai entendu, enfin, cette parole qui prend le risque de s'adresser, de tendre une main. Il y eut aussi l'expérience de la méditation, devenue depuis mon engagement principal. Car sans silence, sans ouverture à une présence, rien n'est possible. Si je n'ai pas rencontré le Christ, la lecture des Évangiles fut un autre bouleversement.

C'est donc dans la voie spirituelle que j'ai trouvé non pas une consolation, mais l'esquisse d'un chemin vers une plénitude. Car cette voie n'est pas faite pour consoler, mais pour apprendre à rester inconsolable. Elle ne consiste pas à mettre des petites fleurs sur la douleur, mais à habiter cette dernière avec sobriété. L'aventure spirituelle, la plus palpitante qui soit, n'est pas du côté du bien-être, du confort, mais de l'épreuve, de la douleur à traverser. Il y a peu de temps, à la fin d'une conférence sur la méditation, une personne m'a demandé si, maintenant, j'étais heureux. Je lui ai répondu que là n'était pas mon ambition. Mon ambition, c'est que l'ouverture de mon cœur soit toujours plus ample, à la mesure de la souffrance de notre monde.

J'ai mis du temps à comprendre que ma souffrance venait de l'abîme de ce monde et pas seulement de mes difficultés personnelles. Un monde malade d'être objectivé, souffrant d'une uniformisation absolue, dont la Shoah est le visage extrême. Jamais nous n'avons autant parlé du « sujet », de la « subjectivité », jamais pourtant l'homme n'a été aussi peu libre, autant nié dans son être profond. D'un bout à l'autre de la terre, les gens mangent, pensent, se distraient de la même façon. Le secret inhérent à l'être humain, ce qui fait qu'une personne est unique, est oublié.

Le grand philosophe juif Martin Buber rapporte ce propos d'un rabbin : *« Une fois mort, Dieu ne vous demandera pas pourquoi vous n'avez pas été Moïse, mais pourquoi vous n'êtes pas devenu vous-même. »* C'est cela qui nous attend au jugement dernier. D'ici là, il nous faut découvrir la plénitude de notre propre chemin. Assumer pleinement ce que nous sommes, voilà la voie vers la sainteté. ●

INTERVIEW CHARLES WRIGHT
PHOTOS FLORENCE BROCHOIRE
POUR *LA VIE*

Une méditation sur la Shoah

Il a fallu plus de 15 ans à Fabrice Midal pour écrire ce livre, trouver en lui le silence, l'espace nécessaires, le ton adapté pour dire l'intenable douleur qu'il portait depuis l'enfance. Car ce livre est d'abord une histoire intime de la Shoah. De façon pudique, dans une économie de mots, l'auteur en révèle les répercussions sur sa famille, son identité et son propre nom. Mais au-delà de cet éclairage biographique, l'ouvrage recèle une grande portée philosophique. Passant en revue toutes les catégories devenues classiques pour analyser la Shoah – génocide, banalité du mal, devoir de mémoire... –, l'auteur en montre à chaque fois les limites. Et nous invite, ce faisant, à reconsidérer l'histoire de l'Occident et à repenser l'homme. *Auschwitz. L'impossible regard,* Seuil, 17 €. ●

MES CONSEILS POUR
être habité par la joie

1 Veillez à chaque geste

Tout ce qui existe renferme des saintes étincelles, dit la mystique juive. Notre rôle consiste à faire jaillir ces étincelles, à les libérer, selon cette idée magnifique que le monde n'est pas achevé et que c'est à nous de l'accomplir. Dès lors, chaque geste, même le plus ordinaire, s'il est réalisé avec une juste intention, a une portée secrète, recèle en lui une parcelle divine et peut sauver le monde. La rédemption vient des choses les plus banales, comme le fait de servir un verre d'eau à quelqu'un. La présence n'est pas ailleurs que dans ce monde concret que nous avons à habiter.

2 Soyez fervent

Vivre dans la ferveur, c'est ressentir un mélange de tristesse et de joie infinies. Plus vous entrez sur la voie, plus vous sentez que vous êtes loin de l'amour, de la présence. Le désespoir lié à cette prise de conscience se teinte cependant de la joie d'être engagé sur un vrai chemin. Faites confiance à l'appel de votre cœur qui n'est pas réductible à la psychologie, mais dépasse votre subjectivité, vous parle d'ailleurs. Au fond, il ne faudrait jamais dire : *« Je suis joyeux »,* mais : *« La joie me traverse, m'habite. »* Dans ce renversement se tient la vérité spirituelle. La ferveur est une manière de sortir de soi-même, de laisser venir en vous quelque chose de plus grand, de découvrir un secret qui vous dépasse.

3 Cherchez le silence

La prière est importante, mais la préparation à la prière l'est aussi. Pour cela, ouvrez-vous au silence. Prenez le temps d'être à l'écoute de ce qui est, sans intention, mais avec une bienveillante attention.

4 Accueillez tout ce qui vient

Quand vous vous tenez en silence, dans la prière, surviennent souvent des pensées que j'appelle « étrangères », comme les doutes, les peurs ou les fantasmes. Ces pensées ne sont pas interdites, encore moins condamnables. Apprenez non à les rejeter, mais à les accueillir pour les sublimer, les transformer et les sanctifier. Cette attitude de non-violence nous invite à ne pas avoir peur de notre confusion. Souvent, on se dit qu'en se débarrassant de telle ou telle partie de soi-même, on trouvera enfin la paix. Il est important d'adopter un point de vue plus ample en laissant les influx divins pénétrer tout ce qui vient. ●

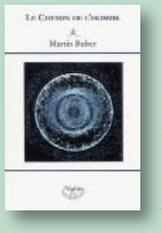
LE FONDATEUR DU HASSIDISME

1700 Naissance à Okopie, dans l'ouest de l'Ukraine.
1734 Se révèle comme maître spirituel et entame des prédications itinérantes.
1740 S'installe à Medzhibozh, en Ukraine, qui devient le centre du mouvement hassidique.
1760 Meurt à Medzhibozh.
1780 Ses enseignements sont formalisés par deux de ses disciples.

À LIRE

Le Chemin de l'homme

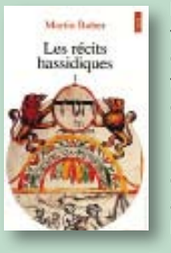
de Martin Buber



Dans ce livre d'initiation, l'auteur nous fait voyager au cœur de la doctrine hassidique qui enseigne que l'on atteint la sagesse non en se détachant du monde, mais en s'en imprégnant profondément pour mieux le comprendre. Alphée, 11,90 €.

Les Récits hassidiques, tome1

de Martin Buber



Les contes et récits populaires tiennent une grande place dans le hassidisme qui s'est transmis par le bouche-à-oreille. Évoquant les premiers maîtres du hassidisme, notamment le Ba'al Shem Tov, ce livre met ces contes à la portée du grand public. Points, 8,80 €.

La Légende du Baal-Shem

de Martin Buber

Dans ce livre constitué de 25 récits hassidiques, l'auteur s'attache moins à reconstituer l'existence matérielle du Ba'al qu'à rendre compte de sa légende spirituelle, telle qu'est s'est diffusée dans les milieux populaires d'Europe de l'Est. Éd. du Rocher, 20,20 €.

La Mystique juive. Les thèmes fondamentaux

de Gershom Scholem

Écrit par l'un des meilleurs connaisseurs du sujet, ce livre permet de replacer le hassidisme parmi les divers courants de la mystique juive. Cerf, 39 €.

DEAGOSTINI/LEEMAGE

Israël ben Eliezer, dit Ba'al Shem Tov (1700-1760), fonda le hassidisme, mouvement du judaïsme qui renoue avec la mystique de la foi empreinte de joie.

MA FIGURE SPIRITU ELLE

Israël ben Eliezer

Quand j'étais petit, mon grand-père me montrait des tableaux de Marc Chagall : *« C'était comme cela dans mon enfance. »* Aujourd'hui, quand je lis les récits hassidiques, ces contes populaires destinés à transmettre l'enseignement de ce maître spirituel, j'arrive à me projeter dans l'univers poétique de mon grand-père, où tout était interpénétré, où la présence de Dieu enveloppait chaque instant, chaque recoin du monde.

On sait peu de chose d'Israël ben Eliezer. Quand il naît en 1700, dans une famille pauvre et pieuse d'Ukraine, le judaïsme d'Europe de l'Est est en crise. La vie religieuse s'est affadie et un fossé s'est creusé au sein de la communauté juive : si l'élite continue d'étudier la Torah, le peuple démoralisé par les persécutions a perdu sa ferveur. Après avoir été maître assistant puis guérisseur, Israël, qu'on appelle Ba'al Shem Tov, le « maître du bon Nom » (de Dieu), part sur les routes pour transmettre ses enseignements aux villageois. Ses exhortations à la ferveur illuminent le public peu instruit qu'il rencontre.

C'est grâce au philosophe autrichien Martin Buber que j'ai découvert son enseignement. Basé sur l'attachement permanent à Dieu et la communion joyeuse avec Lui, il s'adressait aux oubliés du discours rabbinique institutionnel. J'y ai aussitôt trouvé quelque chose d'originel. Depuis, ce courant de la mystique juive, soucieux de libérer de la prison du rationalisme la ferveur et la vie, m'habite profondément. ●

Israël ben Eliezer

dit Ba'al Shem Tov

à méditer

« Ceci est un principe essentiel : tout ce qui existe dans le monde renferme de saintes étincelles. Rien n'en est dépourvu. Ni l'arbre, ni la pierre.

Dans tous les actes que l'homme accomplit, et même dans ses actions répréhensibles, il y a de telles étincelles, lesquelles proviennent de la Brisure des Vases.

Cependant, quelle peut être l'étincelle de la sainteté qui reluit dans la faute ? C'est la possibilité d'opérer un retour sur soi-même. À l'heure où l'homme revient du tort commis, il en élève les étincelles vers des univers supérieurs. Et c'est ce qui est écrit dans la Torah : "Il élève la faute." »

Extrait du *Testament hassidique*, d'Israël ben Eliezer, éd. Bibliophane.

LE SERVITEUR DU SEIGNEUR

Isaïe 50, 5-9a

Le Seigneur Yahvé
m'a ouvert l'oreille,
et moi je n'ai pas
résisté, je ne me
suis pas dérobé. J'ai
tendu le dos à ceux
qui me frappaient,
et les joues à ceux
qui m'arrachaient
la barbe ; je n'ai
pas soustrait ma
face aux outrages
et aux crachats.
Le Seigneur Yahvé
va me venir en aide,
c'est pourquoi
je ne me suis pas
laissé abattre,
c'est pourquoi j'ai
rendu mon visage
dur comme la
pierre, et je sais
que je ne serai pas
confondu. Il est
proche, celui qui
me justifie. Qui va
plaider contre moi ?
Comparaissons
ensemble ! Qui est
mon adversaire ?
Qu'il s'approche de
moi ! Voici que le
Seigneur Yahvé va
me venir en aide,
quel est celui qui
me condamnerait ?

Isaïe 50, 5-9a
La deuxième partie du livre d'Isaïe (deutéro-Isaïe) comporte quatre « chants du serviteur » : en 42, 1-7 ; 49, 1-9 ; 50, 4-9 ; 52, 13-53, 12. Parfois le « serviteur » est explicitement Israël, parfois il est un personnage anonyme, peut-être Cyrus, ou le prophète Isaïe lui-même, ou un libérateur à venir. Ici, il est probablement question du prophète Isaïe.

Je n'ai pas résisté
Cette attitude contraste avec celle de nombreux prophètes ayant regimbé contre une mission trop lourde. Jésus est l'incarnation de ce serviteur souffrant : comme lui, il accepte sa mission, qui passe par les souffrances et la mort. L'apôtre Paul dira de Jésus : *« Il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, la mort sur une croix »* (Philippiens 2, 8).

Ceux qui m'arrachaient la barbe
Hormis la douleur que cela comporte, arracher la barbe d'un homme est porter atteinte à son honneur. En 2 Samuel 10, c'est même un motif de guerre : David entreprend une campagne contre les Ammonites qui ont rasé la moitié de la barbe à ses envoyés.

Outrages et crachats
Les Évangiles reprennent ces termes pour décrire la passion de Jésus : *« Ils lui crachèrent au visage et lui donnèrent des coups ; d'autres le giflèrent »* (Matthieu 26, 67).

Dimanche 16 septembre, 24e dimanche, on lira quatre textes.
Première lecture
Livre d'Isaïe, chapitre 50, versets 5 à 9a (Is 50, 5-9a).
Psaume 114.
Deuxième lecture
Lettre de saint Jacques (Jc 2, 14-18).
L'Évangile selon saint Marc (Mc 8, 27-35).

Visage dur comme la pierre
Le prophète, qui accepte la volonté de Dieu, affronte avec courage et détermination les souffrances. On reconnaît ici aussi l'attitude de Jésus, qui *« prit résolument la route de Jérusalem »*, marchant en pleine conscience vers sa passion (Luc 9, 51).

Celui qui me justifie
Ce qui est important, ce n'est pas l'image que nous offrons de nous au monde, ni l'opinion du monde sur nous. Le jugement ultime sur nous, c'est Dieu qui le porte, et notre Dieu est un Dieu qui, dans sa grâce, nous déclare justes, comme le dit l'apôtre Paul en Romains 8, 33-34 : *« Qui accusera les élus de Dieu ? Dieu justifie ! Qui condamnera ? »*

Plaider contre moi
Le prophète emploie maintenant un langage juridique : justifier, plaider, comparaître, condamner. Sa dignité et sa justification sont entre les mains de Dieu. Dieu témoignera ultimement que son combat était le bon. Il est définitivement du côté de celui qui est opprimé.

Retrouvez le commentaire de Christine Renouard, en page suivante. ▸▸

AVOIR CONFIANCE DANS L'ÉPREUVE

PAR CHRISTINE RENOUARD

DR

CHRISTINE RENOUARD
est pasteure de l'Église réformée de France et aumônier à l'hôpital. Elle enseigne l'hébreu biblique à la Faculté protestante de théologie de Paris.

Étonnante intuition que les quatre poèmes du serviteur souffrant ! Répartis dans le livre du Second Isaïe, ces quatre chants mettent en scène un mystérieux serviteur qui a comme caractéristique d'endurer la souffrance en vue du salut de tous. Il pourrait répondre aux souhaits d'une restauration politique d'Israël, s'imposer par la force. Non, c'est sa vie qu'il offre. Une attitude qui redouble la violence contre lui car elle prend à contre-pied les aspirations du monde.
Dans le troisième de ces chants (voir extrait page précédente), l'homme de douleur relate son expérience face aux persécutions. Une expérience intime, car nul ne peut parler de la souffrance à la place de l'autre. Sa conviction fondamentale est que celui qu'il nomme à quatre reprises « le Seigneur Yahvé » intervient dans sa vie. Au sein des persécutions liées à sa mission, le serviteur se repose sur la Parole qu'il lui a été donné d'entendre : *« Le Seigneur Yahvé m'a ouvert l'oreille »,* dit-il. S'il consent aux épreuves, ce n'est pas là résignation à une sorte de fatalité, mais libre consentement, dans la confiance en un Dieu qui l'assistera et le relèvera au sein des difficultés.

Les chrétiens ont tôt mis ces chants en perspective avec ce que les Évangiles et les épîtres nous apprennent de Jésus : sa marche résolue vers sa passion rappelle le visage de marbre du serviteur de Yahvé ; son acceptation de la volonté de Dieu, notamment dans sa prière à Gethsémani (*« Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ! Pourtant, non pas comme je veux, mais comme tu veux ! »)* évoque la confiance inébranlable du serviteur isaïen. Comme lui, le Christ a choisi de rejoindre l'humanité non dans la puissance mais dans la vulnérabilité, et de nous apprendre ainsi l'abandon dans les bras d'un Père tout-puissant en amour. S'il a traversé les souffrances et la mort et les a vaincues, nous n'avons pas, nous non plus, à les craindre. Avec nous, il est faible. Avec lui, nous sommes forts.

La figure du Christ se tient devant nous dans nos épreuves, non comme une explication du mal, mais comme une parole vivante, adressée. Si la souffrance nous isole, nous emmure, cette Parole parvient cependant à briser les murailles de nos peurs et de notre angoisse. Jésus, Verbe de Dieu, nous rejoint. Il nous révèle que nous pouvons franchir les épreuves comme il les a franchies, mourir avec lui et avec lui être relevés.
Tels le serviteur souffrant, nous savons que notre humiliation présente n'est rien face à la restauration à venir. Notre justification et notre dignité ne dépendent pas du regard des autres, elles sont entre les mains de Dieu : *« Il est proche, Celui qui me justifie. »* Notre personne ne se résume pas à l'image que nous offrons au monde, parfois un peu abîmée par la vie, ou diminuée dans ses capacités. Ce que nous sommes vraiment, c'est Dieu qui le mettra en lumière. Devant lui, notre être profond apparaîtra. ●

JEAN BERNARD/LEEMAGE

« Le serviteur isaïen a comme caractéristique d'endurer la souffrance en vue du salut de tous. »

Représentation du prophète Isaïe, abbatiale Sainte-Marie, Souillac (46).

QU'EST-CE QUE **LE MESSIE ?**

Dans l'Évangile de Marc de ce dimanche, on lit qu'un jour Jésus demande à ses amis ce qu'il représente pour eux. L'apôtre Pierre s'écrie : « Tu es le Messie. » Et c'est bien la réponse que Jésus attendait.

Texte : Jean Mercier. Illustration : Natali Fortier pour *La Vie.*

Une sorte de chef politique, d'après Pierre

Le Messie, dans la tête de Pierre, c'est une sorte de chef politique parfait qui va prendre le pouvoir pour libérer le peuple juif de l'armée romaine. Mais Jésus veut éviter tout malentendu. Il explique à ses amis que ce Messie-là va beaucoup souffrir, qu'il va être rejeté de tous et être tué, pour ensuite ressusciter.

Mais Jésus n'est pas tout à fait d'accord

Jésus va mourir ? Pour Pierre, c'est insupportable. Il reproche à Jésus d'avoir prédit des choses si terribles. Jésus lui répond par une insulte : « Derrière moi, Satan ! » Comme s'il voyait en Pierre le diable qui veut le décourager d'aller au bout de sa mission…

Comme Pierre, prenons le temps de comprendre

Pierre n'avait pas tout compris de son maître. Il a dit : « Tu es le Messie » sans savoir que Jésus allait être un Messie différent de ce qu'il imaginait. On peut être un futur saint et ne pas être parfait ! Pierre a mis du temps à comprendre qui était vraiment Jésus. Pour nous aussi, le découvrir demande du temps et de l'amour.

MARTIN STEFFENS

Le crime parfait

Sans doute connaissez-vous Emil Cioran (1911-1995). On n'oublie pas facilement quelqu'un dont l'œuvre majeure s'intitule *De l'inconvénient d'être né.* Cioran y regrette la paix des limbes, cette paix parfaite que la naissance a un jour troublée en nous jetant dans une vie pleine d'espoirs déçus. *« N'être pas né,* écrit-il, *rien que d'y songer, quel bonheur, quelle liberté, quel espace ! »*

Cioran est un penseur qui plaît aux adolescents. Comme si, débordants de vie et débordés par elle, pleins de franches passions et l'acné au visage, ceux-ci avaient besoin d'opposer à leur soudaine croissance des lectures morbides : Schopenhauer, Baudelaire, Lautréamont, Nietzsche et autres survivants d'un optimisme blessé à mort qui semble, sous leur plume, rendre son dernier souffle. Liste noire à laquelle il faut donc ajouter Cioran, que je n'avais pas lu depuis longtemps et que je rencontrai à nouveau, dans ma salle de classe, tandis qu'une de mes brillantes étudiantes présentait à ses camarades la philosophie du plus féroce pourfendeur de l'optimisme.

Mais qui a dit qu'il fallait être optimiste ? Qui a jamais fait l'éloge de cet optimisme naïf, stupide que dénonce Cioran ? Quand Cioran s'attaque au rose en lequel on voit la vie, c'est pour broyer du noir. Or le panel de couleurs de la vie est bien plus ample – et le rose n'en fait pas vraiment partie, puisqu'il n'est jamais qu'un rouge délavé. Échapper au bonheur niais, ce peut être, par exemple, voir la vie en bleu : le bleu de la mer qu'il faut prendre afin de ne pas vivre à moitié ; le bleu que laissent sur la peau les coups de l'existence ; le bleu de travail, qu'on revêt chaque matin pour donner au monde une forme plus humaine… Le bleu, enfin, couleur des petits garçons qui, s'ils aiment passionnément vivre, n'apprécient guère le rose. À moins donc que ce rose soit celui que chante Piaf (le souvenir évanescent que laisse le rouge de la passion amoureuse), j'accorde volontiers à Cioran que cette teinte ne sied pas à la vie.

Ces remarques tout en couleurs passaient par mon esprit tandis que mon étudiante citait de Cioran cet aphorisme lapidaire : *« Avoir commis tous les crimes, hormis celui d'être père. »* Ah ça oui, j'étais d'accord : contre les idéalistes de pacotille, il faut rappeler qu'être père est un crime. Car c'est jeter un enfant dans un monde qui lui sera parfois contraire. C'est le donner à l'effort, à la lutte, aux quiproquos. Il lui faudra se battre. La vie est en bleu, d'hématome ou de travail, ou n'est pas. Mais doit-on pour cela s'en dispenser ? S'interdire de la donner ? Sur ce point, mon accord avec Cioran cesse. Mieux, il se retourne : n'avoir commis aucun crime, dirais-je, hormis celui d'être père.

N'avoir commis aucun crime : la vie vaut d'être chérie, protégée. Cioran lui-même, quoi qu'il en dise, n'était pas un meurtrier : ne joignant pas l'acte à la parole, celle-ci flottait sur sa vie comme la lame d'une guillotine qui ne tomberait pas, faute de réelle conviction. N'avoir commis aucun crime, donc, sauf celui de donner la vie dans tout ce qu'elle a de risqué, dans ses hauts comme dans ses bas. Offrir à l'enfant qui naîtra d'éprouver, dans les combats qui seront les siens, ce que la vie recèle de force, de beauté et de bonté. Il faut être bien attaché à son petit confort pour faire de l'adversité un argument contre la vie : Cioran n'a peut-être pas su voir que l'épreuve, loin d'être une objection à la vie, est au contraire sa plus grande preuve. ●

DR

MARTIN STEFFENS
est né en 1977. Il est père de famille et enseigne la philosophie en classe préparatoire littéraire. Après son Petit traité de la joie *(Salvator), il vient de publier* Vivre ensemble la fin du monde *(Salvator), qui tente de ménager, en nos temps difficiles, des passages pour une joie lucide.*
lachronique@lavie.fr

AGE FOTOSTOCK